

BUREAUX : RUE NAIS, 1.

Reuhal, Tourcoing :
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. MENON

Le Nord de la France :
Trois mois. 14 fr
Six mois. 27
Un an. 51

Annuaire : 18 centimes la ligne
Réclames : 25 centimes
On s'abonne à Paris

On s'abonne et on reçoit les annonces : ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nais, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez F. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX. 17 DÉCEMBRE 1871

BULLETIN QUOTIDIEN

Qui l'emportera de M. Thiers et des ministres ou des fractions importantes de l'Assemblée opposées à la rentrée de cette dernière à Paris ? Il serait difficile de le dire. Plusieurs comptes-rendus de la séance de la Commission d'initiative, dans laquelle M. le président de la République a développé les raisons favorables au retour des Pouvoirs de l'Etat dans l'ancienne capitale de la France, circulent à cette heure, mais en présence de l'attitude mal définie de la Commission et des sentiments manifestés dans les couloirs de la Chambre, il serait bien difficile d'affirmer quoique a soit en ce qui concerne la solution finale qui sera donnée à cette grave affaire. Toutefois, il est évident qu'un parti définitif sera pris, d'ici à peu de jours ; car une plus longue hésitation ne pourrait qu'envenimer un débat déjà trop prolongé de l'avis de ceux qui aiment les situations nettes. Quant à nous, nos lecteurs savent depuis longtemps de quel côté nous penchons.

La Commission chargée d'examiner le projet de loi sur une nouvelle émission de billets de banque s'est réunie, et l'on assure que la majorité de ses membres persiste à se prononcer contre le projet de gouvernement. La Commission paraît incliner plutôt vers un emprunt dont la forme n'est pas encore arrêtée. Les idées tendant à l'établissement d'un impôt sur le revenu font évidemment des progrès.

Nous signalerons encore une version d'après laquelle un rapprochement se préparerait entre le gouvernement et la Commission de réorganisation de l'armée. L'Avenir militaire croit même que ce rapprochement est un fait acquis, et annonce que la Commission a accepté l'idée des sursis pour les jeunes gens qui terminent leurs études ou leur apprentissage dans la proportion de 4/10. Comme cela se fait en Prusse.

Un mieux sensible se manifeste dans l'état du prince de Galles.

Dans la séance de l'Assemblée nationale d'hier, diverses pétitions ont été renvoyées, soit à la commission du budget, soit aux ministres compétents, entre autres les suivantes : 1° une pétition demandant l'établissement d'un timbre de 5 centimes sur les journaux à partir du 1er juin ; 2° une autre pétition proposant la création d'un impôt somptuaire ; 3° une troisième demandant que le Journal officiel publie les nominations des directeurs et des chefs de service des administrations financières et enfin diverses pétitions ayant trait à des intérêts particuliers.

M. Lambert Ste-Croix a déposé son rapport sur les 3/12 provisoires et propose de fixer le chiffre de l'allocation budgétaire à 649 millions, 308,929 francs.

Lettre de Versailles.

Versailles, ce 15 décembre 1871.

Le bruit courait, ce matin, dans les couloirs de l'Assemblée, que des ob-

servations qu'il avait présentées et dont je suis en mesure de donner les principales. Il a exprimé en commençant ses regrets de ne pas être d'accord avec la majorité ; mais il n'a pas caché que, au point de vue des nécessités politiques, ce retour était urgent. Les événements ont fait Paris ; — Paris est le centre pensant et influent. Là est la Banque ; il faut que je puisse voir son directeur à tout instant. Là est aussi la police ! La police est importante à Lyon, à Marseille, etc., c'est vous dire qu'elle l'est bien plus à Paris ! Tout est à Paris ; les partis sont à Paris ; — l'intrigue bonapartiste est à Paris.

Le centre judiciaire, la cour de cassation, la plus incontestablement utile des institutions de la Révolution, est encore à Paris. En France, tout est urgent, parce que même après ces malheurs, elle reste la plus importante nation ; — la plus ruinate, la plus agissante, et protégée uniquement par l'activité de son gouvernement.

Elle est forcément centralisée ; or, dans un pays centralisé, le pouvoir doit être en centre ! Un premier ministre supplé le roi ; c'est le personnage vigilant ! Je suis ce personnage vigilant ; je n'y suffirai pas. Il y a des impossibilités matérielles. Cette vigilance me fait un devoir de voir tous les jours le préfet de police, et même ses agents. En venant à Versailles, c'est du temps perdu.

Il y a les finances aussi ! Il faut être sur place, voir tous les jours le manieement des fonds, le gouverneur de la Banque. Celui-ci ne peut venir tous les jours à Versailles, etc. La vie du principal moteur du gouvernement est impossible ! Il y a la diplomatie encore ! Dans ce moment il n'y a rien ! Tout est calme ; tout est à la paix ! Cependant il faut être informé. Les ambassadeurs viennent par politesse ; ils en sont fatigués. Tandis qu'à Paris on les reçoit tous les soirs ; on cause, et l'on sait ainsi ce que l'on veut savoir.

A la rigueur, un roi constitutionnel peut être éloigné du centre, mais non le premier personnage ! Nous sommes en contradiction avec la nature des choses. Du reste, il n'y a aucun danger à rentrer à Paris. L'abstention dans les élections vous prouve la fatigue de l'opinion. Le parti du désordre a perdu une telle bataille, qu'il en a pour longtemps. Puis on peut faire une législation ad hoc, interdire, par exemple, les attroupements à une certaine distance de l'Assemblée.

En Europe nous avons l'air d'un gouvernement bien aventuré ; il faut donc rassurer l'Europe. Les Prussiens seront plus faciles, quand ils nous verront plus solides. Puis nous donnerons un mouvement aux affaires. Nous inspirons à Paris des sentiments regrettables. Le peuple de Paris est démocrate ; il n'est pas converti ; mais il est soumis. On peut le maintenir avec les classes moyennes

de cinq marches et à deux montées, protégées par une grille massive mais assez bien travaillée, se composait d'un vestibule et de quatre pièces servant de salon, de salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine. Au premier étage, cette distribution était exactement semblable, mais les appartements avaient une autre destination : ils étaient consacrés à loger les personnes étrangères à la maison qui y venaient temporairement. Le second contenait des logements de domestiques ou d'êtres moins distingués ; enfin le vide laissé sous la toiture, dont l'élevation était considérable, s'utilisait en un vaste grenier qui s'étendait dans toute la longueur du bâtiment, lequel était éclairé au nord et au midi, par sept belles fenêtres, dont les deux du milieu étaient ornées de balcons au premier étage et servaient de portes communiquant avec la cour et le jardin au rez-de-chaussée.

Lorsque Brulard avait acheté, au prix de quelques milliers d'assignats avariés, cette habitation, la plus belle, sans compter dit, de tout le village après le château, les dehors ne répondaient pas à la description que nous venons de faire de l'intérieur. Du côté du nord un immense portail formé par une haute barrière en palissades, donnait entrée dans une cour pavée plus longue que large, et encadrée, resserrée à droite et à gauche par deux rangées de constructions irrégulières dans lesquelles se trouvaient les dépendances de la maison, c'est-à-dire

quand on les a pour soi ; mais que faire, si nous les mettons contre nous ? Enfin Paris restera toujours, quoi qu'on fasse, l'organe essentiel. L'Assemblée, en restant éloignée, joue un terrible jeu... Elle livre Paris à l'Empire. Est-ce là une conduite digne du parti de l'ordre ?

Il est certain qu'on y rentrera tôt ou tard. Et pourquoi ne pas y retourner de suite ? Ce n'est pas Paris qui a renversé tous les gouvernements. Il a été la main qui exécutait, voilà tout ! Mais ces gouvernements sont tombés par des causes générales. Les révolutions ne sont pas des accidents ; elles étaient préparées peu à peu par un ensemble de fautes, etc.

J'affirme sur ma tête qu'il n'y a pas de danger !... Et cela a duré longtemps, toujours sur le même ton. M. Thiers a prouvé, ce que l'on savait du reste, qu'il était le personnage vigilant, le principal personnage, le principal moteur ; mais nous croyons qu'il n'a pas converti grand monde. Selon sa manie, il a discoursé, il a fait une conférence sur la matière, en donnant tous les détails de sa vie, si occupée, — du temps qu'il fallait deux trains pour amener à Versailles les agents qu'il a à voir chaque jour, — des rapports de police, des visites de diplomates. Il a même parlé des modes et de l'importance pour nous que Paris en fût le centre !

Mais rien de tout cela n'est concluant ; nous y reviendrons lorsque la Chambre jugera la question.

Les Bonaparte à Rome

On écrit de Rome, 9 décembre, à la Décentralisation :

Les Bonaparte qui sont à Rome intriguent le plus qu'ils peuvent et se font les intermédiaires de Napoléon III auprès du gouvernement italien et du prince Humbert.

A ente, dire leurs confidents, il n'ont pas le plus léger doute sur le retour prochain de leur cousin au trône de France, et l'Italie les appuie, par la bonne raison que l'on sait : Napoléon et sa famille sont Italiens.

C'est Napoléon qui, ayant fait l'Italie, la défendra, seul, comme son œuvre, tandis que tout pouvoir s'établissant en France, finira tôt ou tard par descendre dans la péninsule, ne serait-ce que pour y chercher l'appoint des milliards à payer aux Prussiens.

La famille, d'ailleurs, se trouvait parfaitement chez vous ; elle était dotée, placée, à vos frais, et spéculait sur toute chose.

Il y a ici, par exemple, les Roccagiovine, les Gabrielli, les Primolie, qui ont épousé des filles Bonaparte, et trois Bonaparte, fils de Lucien, y compris le cardinal.

Tous ces personnages intrigants sont liés par l'intérêt et l'ambition et regardent la France comme une vache à lait.

Les hommes, sauf le cardinal, sont italiennismes outrés.

Les femmes feignent certain dévouement pour le Pape.

Si je voulais raconter les anecdotes et les intrigues des Bonaparte, je scandaliserais les lecteurs de la Décentralisation, et tel n'est pas mon dessein.

Il suffit de considérer le côté politique, et je dis que les Bonaparte, qui ont apporté de Paris à Rome des fortunes énormes, doivent

être pris au sérieux, non point pour leurs facultés intellectuelles, mais pour leur aptitude à ressaisir de grandes positions et leur docilité aux ordres du complot.

Les Bonaparte ont pullulé en Italie et sont établis partout, principalement dans l'Etat pontifical. En ce moment même, une de leurs intrigues consiste à créer dans le Parlement un parti nouveau ayant pour chef un Rasponi-Bonaparte, de Ravenne, afin que, si le gouvernement, au sortir des mains de Lanza, ne tombe pas dans les mains de Rattazzi, lequel a épousé une cousine de Napoléon (Mlle Wyse, veuve de Solms, nièce de Lucien), le Rasponi le ramasse.

Il y a des Bonaparte ou alliés des Bonaparte parmi la plus basse gent. Ils feignent de se donner à l'Internationale, aux Mazziniens, aux libres-penseurs, pour que le jour où les partis extrêmes viendraient à triompher un moment, ils puissent sauver les propriétés et les personnes des impérialistes. Quant aux femmes et au cardinal, leur rôle sera de protéger la famille dans le cas d'une restauration du Pape.

Pi IX, qui éprouve le plus profond dégoût pour ces ambitions, a vu s'éloigner, dit-on, sans peine du Vatican le cardinal, non pas que celui-ci lui ait donné personnellement aucun déplaisir, mais parce qu'il n'aurait pu souffrir que le Palais apostolique devint le rendez-vous des bonapartistes. Ces gens-là doivent appartenir à l'Italie et rien qu'à l'Italie. Le cardinal est allé se loger au palais Gabrielli.

La propagande républicaine en Angleterre.

Certains journaux ont prétendu qu'une partie de la population anglaise était en voie de conversion à l'idée républicaine. Un membre du Parlement, qui voyage en ce moment pour faire de la propagande en ce sens, était même désigné par l'Internationale comme le futur président de la future République anglaise.

Le récit des épisodes divers qui marquent l'odyssée de M. Milke ne nous semble pas de nature à confirmer les espérances des agitateurs, et le bon sens des Anglais aussi bien que l'exemple de la France prévaudront longtemps encore, nous l'espérons, contre les folies et les crimes de l'Internationale et de ses partisans :

« Un membre du Parlement, sir Charles Dilke, représentant de Chelsea, a fait dernièrement, dans un meeting tenu à Newcastle (pays des grèves), un speech des plus avancés, dans lequel il a dirigé des attaques très violentes contre le gouvernement monarchique au point de vue des dépenses inutiles que ce gouvernement entraîne, citant, notamment, les charges à gros traitements qui sont attachées à la maison de la reine, et alléguant que la reine ne payait pas l'income tax, ainsi que la loi l'y obligeait.

« Ce discours, qui a obtenu à Newcastle un très-grand succès, a mis sir Charles Dilke en relief dans le parti avancé, et lui a même valu l'honneur d'être désigné par le comité de l'Internationale, comme le président futur de la république anglaise. D'un autre côté, les doctrines émises par sir Charles Dilke ont soulevé de sérieuses contradictions ; son assertion quant à l'income tax, que la reine ne payait pas, a été positivement démentie, dans un meeting, à Halifax, par le chan-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 18 DÉCEMBRE 1871

30

Jacques de Brancion

TOME SECOND

CHAPITRE XIII.

L'INTÉRIEUR D'UN DÉMOCRATE.

(Suite)

La maison qu'habitait l'ex-valet de chambre Champagne, maintenant M. Brulard, après avoir été dans l'intervallic de ces deux phases de sa vie, le citoyen maire de la commune de Saint-Révérien, était l'ancien presbytère du village, qui avait été aussi vendu nationalement pendant cette sanglante orgie de dix années, qu'il est convenu d'appeler la Révolution Française. C'était un vaste pavillon carré, solidement construit en pierres de taille, dont l'apparence robuste ne manquait pas d'une certaine légèreté élégante. Le rez-de-chaussée, auquel on arrivait par un large porro-

de cinq marches et à deux montées, protégées par une grille massive mais assez bien travaillée, se composait d'un vestibule et de quatre pièces servant de salon, de salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine. Au premier étage, cette distribution était exactement semblable, mais les appartements avaient une autre destination : ils étaient consacrés à loger les personnes étrangères à la maison qui y venaient temporairement. Le second contenait des logements de domestiques ou d'êtres moins distingués ; enfin le vide laissé sous la toiture, dont l'élevation était considérable, s'utilisait en un vaste grenier qui s'étendait dans toute la longueur du bâtiment, lequel était éclairé au nord et au midi, par sept belles fenêtres, dont les deux du milieu étaient ornées de balcons au premier étage et servaient de portes communiquant avec la cour et le jardin au rez-de-chaussée.

Lorsque Brulard avait acheté, au prix de quelques milliers d'assignats avariés, cette habitation, la plus belle, sans compter dit, de tout le village après le château, les dehors ne répondaient pas à la description que nous venons de faire de l'intérieur. Du côté du nord un immense portail formé par une haute barrière en palissades, donnait entrée dans une cour pavée plus longue que large, et encadrée, resserrée à droite et à gauche par deux rangées de constructions irrégulières dans lesquelles se trouvaient les dépendances de la maison, c'est-à-dire

une écurie, une grange, une buanderie, un bûcher, un four, et des toits à porcs et à poules. Cette cour naturellement triste, était de plus habituellement fort négligée ; l'herbe y croissait entre les pavés ; les animaux de différentes espèces qui l'habitaient y laissaient sans scrupule des traces peu agréables de leur passage ; on y envoyait des vieilles charrettes, des vieux tombereaux, des brouettes vermoulues et des arrosoirs disloqués. Telle était donc la vue qu'on avait des fenêtres de la maison, du côté du nord. La façade du midi était un peu moins mal traitée, car elle n'avait pour perspective qu'un affreux petit jardin, enterré comme une citerne entre quatre grandes murailles ; mais si laid qu'il fut, c'était du moins de la verdure pendant la belle saison, sans compter qu'on y recueillait d'excellents fruits en automne et d'assez gracieuses fleurs au printemps ; du reste, pas d'ombre, excepté celle d'une petite tonnelle en chèvre-feuille, dans laquelle on ne pouvait entrer qu'en se courbant en deux, comme si c'eût été la hutte d'un esquimeau, et pas de promenade si ce n'est trois ou quatre allées bordées de buis qui ne communiquaient pas entre elles, attendu qu'elles séparaient les allées-bandes d'une manière de partiers, où chaque mois d'avril ramenait régulièrement la même tulipe jaune flammée de ponceau la même jacinthe bleue et le même pied d'oreilles d'ours.

Tel était l'état des choses lorsque Br-

lard avait fait l'acquisition du presbytère, et il n'y avait rien changé pendant les premières années de sa possession ; mais plus tard, soit dépit d'apprendre par le bruit public, qui les exagérât, comme cela arrive toujours, les embellissements qu'on faisait au château, soit pour procurer une joyeuse surprise à sa chère petite Clématite qui devait revivre de son pensionnat dans quelques mois, Brulard s'était brusquement résolu à embellir sa demeure extérieurement et intérieurement. La barrière en palissades avait été remplacée par une porte cochère en bois de chêne peint en vert olive, la cour, repavée, nettoyée, s'était agrandie par la démolition d'une partie des bâtiments qui l'étouffaient, enfin le jardin avait vu tomber son ceintre de murailles, et s'était trouvé ainsi réuni à un clos de sept ou huit arpens, ce qui avait amené la complète transformation de son dessin primitif. Les plates-bandes avaient cédé place à une pelouse, les arbres fruitiers à des massifs de lilas et de faux ébéniers ; Brulard en parlant de cette ensemble, qui laissait cependant beaucoup à désirer, pouvait dire, et il ne s'en faisait pas faute : J'ai maintenant un parc.

Pendant que ces merveilles s'accomplissaient au dehors, l'intérieur de la maison subissait aussi de notables changements. Les plafonds étaient refaits, les boiseries repeintes ; le carrelage des différentes pièces mis en couleur et ciré. Un ancien sapeur de la 72^e demi-brigade, qui venait de monter à Arc-en-Barrois

une boutique de tapissier, fut mandé à Saint-Révérien, autorisé par Brulard à donner carrière à son imagination. Nous n'entrerons pas dans le détail des chefs-d'œuvre qu'elle enfanta, et nous nous bornerons à lire que Clématite, en revenant de sa pension, avait été introduite par son père dans une pièce dont la tenture en couil rayé était disposée en forme de tente, sur les parois de laquelle l'ingénieux artiste avait figuré, au moyen de morceau de drap de toutes couleurs et pittoresquement découpés, des trophées d'armes qui ne manquaient pas d'une certaine originalité ; c'était la chambre à coucher de la jeune fille.

Cet heureux choix mettra, nous l'espérons du moins, nos lecteurs à même de se figurer ce que devait être le reste de la maison.

Qui possède un palais veut avoir des esclaves, a dit un poète quelconque. Cet axiome, qui était fort dans les idées de Brulard, en sa qualité d'ancien révolutionnaire et de parvenu, avait reçu une nouvelle application, et l'unique servante de l'ancien valet de chambre, élevée à la dignité de cuisinière, s'était vu adjoindre une soubrette dévouée au service particulier de mademoiselle Clématite, et un domestique mâle, qui sous le titre pompeux de jockey et le pseudonyme un peu arriéré alors de Carnagnoise, fut chargé du gros ouvrage de la maison.

Ces changements étant complètement terminés quelques semaines avant l'arrivée de Clématite, rien ne manquait à la